

ON S'ABONNE
AU
BUREAU DE L'ARTISTE,
rue des
Filles-Saint-Thomas,
n° 9, place de la Bourse.

Bulletin des Arts

DES SCIENCES ET DE L'INDUSTRIE.

TIRÉ A 4,000 EXEMPLAIRES.



Numéro 43. — (Chaque abonné a droit à 24 lignes d'insertions gratuites pour un an d'abonnement.) — Du 22 au 28 avril.

DUPREZ.

SA VIE ARTISTIQUE

avec une biographie authentique de son maître,
ALEXANDRE CHORON;

Par A. ELWART, ex-pensionnaire de l'Académie
Royale de Rome et professeur au Conserva-
toire (1).

M. A. Elwart, déjà connu dans le monde littéraire par un grand nombre de productions pleines de mérite, vient de publier la vie artistique de notre grand chanteur Duprez. Cette biographie, remplie de faits curieux, de détails intéressants, d'anecdotes piquantes, est écrite avec beaucoup d'originalité et d'esprit. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant un chapitre extrait de ce charmant ouvrage. C'est celui qui commence le livre, et qui, par conséquent, nous initie aux premières années de la vie de Duprez; il est intitulé :

La musique de la loterie impériale.

Le 6 décembre de l'année 1806, la rue Grénetat, à Paris, était obstruée par une foule de badauds qui se pressaient devant la boutique de M. Godard, bonnetier, soumissionné du ministre de la guerre. Cet honnête industriel avait gagné un terne au dernier tirage de la roue de Lille, et c'était pour célébrer cet heureux coup de la fortune aveugle que la musique de la loterie impériale régala le bonnetier d'un charivari épouvantable.

A travers le conflit hétérogène de doubles croches hurlées par les instruments les plus discordants, la clarinette faisait entendre l'air : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* tandis qu'une trompette fêlée sonnait celui de : *la Victoire est à nous!* Craignant pour les chaussettes et les bonnets de coton qui décoraient en guirlandes la façade de son magasin, M. Godard fit un signe

(1) Se vend chez Victor Magen, 21, quai des Augustins.

de la main au chef d'orchestre de la symphonie, et l'Orphée de la loterie entra dans la boutique, où le reconnaissant bonnetier lui remit un napoléon comme gage de sa gratitude. Pressés de se rendre au cabaret, les musiciens plièrent bientôt bagage, et les curieux, qui n'avaient plus de motifs pour flâner devant la porte du magasin, se dispersèrent dans tous les sens. A peine étaient-ils partis, qu'on entendit des cris aigus poussés dans l'appartement du troisième de la maison du bonnetier. — Tiens, dit madame Godard à son mari, voilà notre locataire qui éprouve les premières douleurs! pauvre femme! que je la plains! — Bah! bah! ça ne sera rien, répondit le bonnetier en rangeant une masse énorme de chaussettes de fil destinées à la 22^e demi-brigade; notre voisine a l'habitude de ces sortes d'indispositions. N'a-t-elle pas déjà doté la France de onze petits citoyens? — D'accord, mais.... — Un douzième de plus ne la tuera pas davantage.

En effet, c'était la douzième fois que, dans la même maison, la locataire de M. Godard poussait de ces cris qui navrent le cœur d'un époux, mais que l'orgueil d'être mère a seul le pouvoir de maîtriser et de changer plus tard en éclats de joie délirante.

« Je parie que ce sera un garçon, dit madame Godard au bonnetier; la voisine mettait toujours le pied droit le premier en avant quand elle entrait dans la boutique! — Moi, dit M. Godard, je parie que ce sera une fille; la voisine avait trop d'envies, et d'ailleurs la lune a changé pendant son dernier accouchement; et la lune, ma chère amie.... — Vous êtes fou, monsieur Godard, avec votre lune!... Je soutiens mon dire. Eh! tenez, voici le père! il va nous mettre d'accord. — Eh bien, voisin? l'enfant est?... — Un garçon!.. » lui répondit d'un air soucieux le nouveau venu. C'est que, en 1806, le gouvernement impérial consommait des milliers de conscrits, et la naissance d'un fils faisait songer le père au sort, glorieux quelquefois, mais presque toujours funeste qui l'attendait dans l'avenir. « Que vous êtes heureux! voisin, ajouta M. Godard; encore un garçon! et le douzième! tandis que nous, nous n'avons même pas une fille pour nous égayer par son petit babil. Oh! j'envie votre sort! » La bonnetière allait ajouter ses doléances à celles de son mari, lorsque le père du nouveau-né fut appelé par un de ses enfants. Le parrain et la marraine venaient d'arriver et l'on allait partir pour la mairie du sixième arrondissement.

Le baptême eut lieu à St-Nicolas-des-Champs, et le petit garçon fut nommé Gilbert-Louis; son

nom de famille était Duprez, nom fort célèbre alors dans le commerce de la parfumerie, et que le contre-coup funeste d'une faillite avait effacé depuis un an du frontispice d'un élégant magasin de la rue St-Denis.

Mis en nourrice, Duprez grandit au soleil, et déjà, à l'âge de deux ans et demi, le petit nourrisson de la mère gazonnait fort drôlement le patois du pays, et chantait avec une voix clairette la fameuse complainte du *Juif errant*, de cosmopolite mémoire. Un orgue de Barbarie venait-il à passer par hasard, vite Gilbert en retenait les airs les plus chantans, et son goût pour l'art musical était si prononcé qu'on l'avait surnommé le petit chanteur du village. A la veillée, au cabaret, au souper de famille, c'était toujours lui qui égayait les bons paysans par ses saillies spirituelles, ou qui les charmait par sa voix enfantine et suave. — Chante, Bébé! lui disait sa nourrice; et Bébé chantait sans se faire prier.

Mais Gilbert dut bientôt quitter le village, sa nourrice, son père nourricier, la mare où il aimait tant à barbotter, et Marengo, le chien de la basse-cour. Il revint donc à Paris après avoir atteint sa quatrième année, et y rapporta une santé excellente et son goût inné pour les chansons.

Dès que le petit bonhomme eut huit ans, on le mit à l'école, et ses progrès furent rapides; mais l'étude de la grammaire ne l'empêcha pas de continuer, *in petto*, celle plus mélodieuse de la musique.

Une voisine de la famille Duprez s'étant aperçue du goût dominant du petit garçon, lui donna les premières notions de l'art musical, et l'élève fut digne, par son aptitude, des bontés de sa bienfaitrice.

A neuf ans, Gilbert solfistait à première vue toute espèce de musique, et déjà, par anticipation, il mettait beaucoup d'expression à tout ce qu'il chantait.

L'étalage des magasins de musique était ses rendez-vous habituels, et lui donnait des leçons indirectes; mais c'était surtout le papier beurré de la fruitière du coin qu'il étudiait avec une ardeur extraordinaire.

Ennuagé de solfier des *si* et des *ut*, et désireux de chanter des paroles moins décolorées que celles du solfège de Rodolphe, Gilbert convoitait depuis long-temps une romance qui ornait les carreaux d'un écrivain public du passage Molière. Un jour, en jouant aux billes, le petit dilettante de la rue Grénetat ruminait, pour la centième fois, comment il pourrait se procurer ce chef-d'œuvre copié d'une main tremblante par l'écrivain, lors-

qu'en se baissant pour ramasser son enjeu, il trouva une pièce de dix sous.

Dix sous ! c'était un trésor pour le pauvre enfant !

Il faillit en devenir fou, et courut tout haletant chez l'heureux propriétaire de la romance ; elle n'était cotée qu'à six sous. Dans sa joie de se voir possesseur de ce chef-d'œuvre, Duprez abandonna ses derniers quatre sous à un enfant de sa connaissance qui était encore plus pauvre que lui. Déjà, à cette époque, celui qui devait devenir notre premier chanteur, s'exerçait à faire du bien, et n'oubliait pas ses amis moins favorisés que lui de la fortune. La sensibilité est l'apanage des belles âmes, et jamais un artiste ne fera de grandes choses si son cœur n'est mu par ces deux sentimens : la compassion et la charité.

La maman de Gilbert, qui n'aimait pas la musique, le gronda d'importance pour avoir fait l'acquisition de la romance sans lui en avoir préalablement demandé la permission ; et ce ne fut qu'après bien des prières qu'il obtint d'étudier l'objet de tous ses desirs. L'air en question était celui de ce rondeau fameux du vaudeville si couru alors, et intitulé : *une Nuit de la garde nationale*, et bientôt on n'entendit plus, dans l'escalier de la maison, que l'air de Doche :

Je pars,

Déjà de toutes parts, etc.

Afin d'assurer à Gilbert une entrée aux pages de la musique du roi, madame Le Carpentier, sa maîtresse de musique, le fit admettre au Conservatoire dans la classe de solfège de M. Rogat, vieux professeur à manies, qui avait conservé, avec les ailes de pigeon, l'habitude d'enseigner la musique à l'aide d'un violon criard. Que de fois l'archet du professeur se changea en fêrule ! et que de fois aussi Duprez reçut, à propos d'un dièze oublié ou d'un malencontreux bémol ajouté, les douze coups d'archet traditionnels du papa Rogat !

En 1817, un concours fut ouvert au Conservatoire, afin de choisir des élèves pour former le noyau de l'institution que M. Choron allait fonder rue de Vaugirard. Hardi comme un page, quoique n'ayant pu obtenir ce titre, Gilbert se présenta devant le comité, son solège de Rodolphe sous le bras et sa casquette à la polonaise à la main. Après avoir chanté la fameuse leçon en ré, il demanda au comité la permission de lui faire entendre la romance : *Relevé des plus nobles vœux*. On lui accorda cette faveur, et M. Perne se mit au piano pour l'accompagner ; mais, au milieu du premier couplet, Duprez, sans s'émouvoir, s'arrêta subitement en disant à son célèbre accompagnateur. — Pardon, monsieur, mais ce n'est pas là mon mouvement ; un peu plus lent, s'il vous plaît. M. Perne rit de bon cœur, et fit selon son désir. Malgré le succès qu'il obtint, le petit audacieux ne fut pas reçu, et ses parens, mécontents, résolurent de le placer apprenti chez un ferblantier. Mais, bien décidé à devenir musicien envers et contre tous, Gilbert alla trouver son cousin

Achille, excellent parent et sa providence obligée, et le pria de le mener voir M. Choron. Le savant musicien les reçut avec bonté, et voulut bien encore entendre Duprez. Celui-ci chanta cette fois l'*Amandier de Bianchi*. Le succès couronna la démarche du cousin Achille ; et Duprez, à qui M. Choron avait dit : « Pourquoi, petit drôle, n'as-tu pas chanté si bien qu'aujourd'hui au Conservatoire, » fut reçu à l'institution de musique sacrée. Avec quelle joie il apprit cette bonne nouvelle à ses parens.

— Ma mère, dit-il en rentrant, je vous quitte ; vous voilà débarrassée de moi, et mes petits frères n'en seront que mieux ; leur part, au dîner, sera bien plus copieuse !

Pauvre et honnête famille, qui devait se trouver plus heureuse de l'absence d'un de ses membres, le plus intéressant et le plus riche d'avenir !

PUGET, sculpteur.

A LA JEUNE PRINCESSE

AUTEUR DE LA STATUE DE JEANNE D'ARC.

Le prince de la lyre inspiré par les dieux,
Pindare eut, chez les Grecs, un rival dans Corinne.
Aux essais délicats d'un ciseau gracieux,
Phidias, comme élève, avouerait Caroline.
Sous un riant berceau de myrtes toujours verts,
Pygmalion, Zeuxis, Parrhasius, Apelle,
D'Homère et de Sophocle ont fait graver des vers,
Sur ton buste sortant des mains de Praxitelle.

A. CHATEAUNEUF.

LES VIES

DES PEINTRES ESPAGNOLS.

PAR MM. OSCAR MAC-CARTHY et DARROUX.

Nous n'avons pas à faire la critique des tableaux espagnols qui sont exposés au musée du Louvre ; cette tâche est confiée à l'un de nos collaborateurs, et nous croyons devoir promettre, en son nom, un examen consciencieux et sévère, de cette nouvelle galerie, dont l'intérêt, le mérite et la valeur d'ensemble n'ont pas été convenablement appréciés. Si ce travail n'a pas le vain mérite de l'à-propos, il sera du moins conçu avec indépendance, et dégagé de toute exagération enthousiaste.

Nous prenons assez souvent l'initiative dans les hautes questions d'art, pour qu'il nous soit permis de déroger une fois à nos habitudes ; d'ailleurs, les hommes de goût ne nous feront pas le reproche d'avoir, à l'exemple de certaine critique

marchande, traité comme article de mode et de nouveauté, les vieux chefs-d'œuvre d'une école de peinture à laquelle se rattachent les noms de tant de maîtres illustres. Si nous en exceptons une revue très-animée, qui se recommande surtout par le mérite littéraire de son auteur, M. Léon Gozlan ; nous n'hésiterons pas à dire que tout ce qui a été écrit dans les journaux, sur le musée espagnol, est d'une remarquable insignifiance, et n'appelle aucun examen sérieux. Il n'en est pas de même de l'intéressant livre de MM. Darroux et Oscar Mac-Carthy ; cette publication ne se fait pas valoir seulement par son actualité : sous tous les rapports au contraire, elle se place au-dessus des circonstances ; ordonnée sur un plan vaste, quoique d'une très-sobre discrétion à propos de ces détails anecdotiques qui font les délices des romanciers biographes, quoique écrite dans un style qui n'emprunte rien à la barbarie du langage purement technique ; elle s'adresse aussi bien aux artistes qu'aux gens du monde, elle répond à toutes les exigences, et jouit, à juste titre, d'un succès vraiment populaire, qui, sans doute, ira grandissant à mesure qu'on verra se développer les proportions de l'œuvre, dont une partie est encore inédite. Il faut dire, à son éloge, qu'étant destinée à combler une lacune qui existe dans l'histoire de la civilisation européenne, elle nous montrera, sous leur véritable point de vue, tous les caractères, tous les développemens successifs de l'art espagnol qui, après avoir été un et religieux, selon la formule historique, s'est divisé en plusieurs écoles bien distinctes, et enfin ayant subi les idées étrangères, a vu s'éteindre son originalité nationale.

Il n'existait en langue française que des renseignements fort incomplets sur les vies des peintres espagnols ; faut-il citer quelques pâles biographies éparses dans Dessaliers d'Argenville, dans l'encyclopédie méthodique, dans la compilation de M. Landon, etc?... En fait d'ouvrages spéciaux, nous n'avions qu'une mauvaise traduction de Bermudez, et le dictionnaire de Quillet, véritable mémoranda où il est impossible de saisir aucune filiation historique, où l'art se perd dans une froide nomenclature, et, sans parler des faits, on y trouve plus d'une date à rectifier. Jusqu'à ce jour, nous ne connaissions pas le Vasari de l'Espagne, Palomino, qui a écrit les vies de tous les peintres, architectes et sculpteurs, ses compatriotes, jusqu'à l'année 1725.

A ce dernier document, les auteurs du livre dont nous parlons, en ont joint beaucoup d'autres dont la valeur nous semble incontestable ; c'est d'abord une relation très-exacte du voyage de M. le baron Taylor, qui contient des appréciations raisonnées, et les preuves, plus ou moins certaines, qu'on peut faire valoir à l'appui de l'authenticité des peintures que nous possédons, leur prix et la désignation certaine des lieux qu'elles occupaient avant leur déplacement ; puis des mémoires historiques et critiques publiés par l'académie des arts de Madrid ; des catalogues espagnols, enfin de curieux travaux biographiques, particulièrement sur Murillo, Ribeira, Zurbaran, et l'artiste con-

temporain Goya, ce spirituel peintre de genre, qui a rendu avec tant de vérité, de grâce, de bouffonnerie, de critique mordante, les mœurs, les travers, et les ridicules de la société espagnole.

Mais ce n'était pas tout que mettre en lumière des sources où quelques rares érudits ont puisé, que faire passer, avec leur couleur locale, dans notre langue, de précieux textes, les commentaires, les interprétations intelligentes, tantôt vives et passionnées, tantôt lucides et précises d'une critique étrangère, qui, contemporaine des auteurs, ayant sous ses yeux leurs œuvres dans tout l'éclat de leur fraîcheur, pouvait écrire sous l'inspiration des données les plus positives. Il ne suffisait pas de réunir, de grouper au hasard tous ces matériaux, ni même de les présenter au lecteur dans un ordre logique; il fallait les fondre dans un ensemble harmonieux, et cependant ne laisser perdre aucun de ces détails caractéristiques qui constituent l'individualité d'un artiste. Pour arriver sûrement à ce double but, MM. Darroux et Oscar Mac-Carthy, ont divisé leur ouvrage en deux parties; l'une servant d'introduction, est l'histoire de l'art en Espagne, l'autre comprend les biographies des artistes. La première partie, c'est-à-dire le tableau d'histoire est une composition large, où circule la vie et le mouvement; elle commence à l'école gothique du XIII^e siècle et arrive jusqu'à nos jours; là figurent, selon leur importance, les noms et les œuvres des peintres, des sculpteurs, des architectes, dont il n'a pas été fait mention dans la partie biographique qui est exclusivement consacrée aux artistes, dont notre musée espagnol possède quelques peintures. Ainsi toute omission sera réparée, et de plus, on nous fera connaître une foule de chefs-d'œuvre enfouis dans les galeries particulières. De sorte qu'après avoir lu ce résumé substantiel, concis, et d'un ensemble complet, tout homme intelligent pourra, de prime abord, apprécier les riches qualités de la peinture espagnole.

Pour la seconde partie de leur ouvrage, pour les biographies, MM. Darroux et Mac-Carthy ont eu recours à Palomino qui est un conteur spirituel, mais parfois un peu diffus, négligent, minutieux, enthousiaste comme Vasari. Cet écrivain rapporte une foule d'anecdotes curieuses et bien inventées sur les plus célèbres peintres; de plus, il a rédigé une notice sur leurs principaux ouvrages. Dans son emphase espagnole, il trouve souvent occasion de dire : *chose merveilleuse, excellente, supérieure*. Et quelquefois il lui arrive de se tromper sur les dates. Ainsi il fait vivre Blas de Prado cinquante ans trop tard. Mais, il faut le dire, s'il n'est pas toujours exact, il montre dans ses jugements le goût d'un grand maître et le coup-d'œil d'un appréciateur exercé. Pour vérifier Palomino et rectifier ses erreurs, il était bon de se servir du *Dictionnaire historique* de Bermudez, qui par rapport aux faits et aux dates est un guide sûr. Ce livre contient un catalogue très-étendu des œuvres des peintres, la désignation des villes, couvens et églises où elles sont placées. Toutefois, il apprécie peu leur valeur, et n'est pas, à beaucoup près,

aussi intéressant que Palomino. — Pour ne pas s'abandonner trop à l'enthousiasme national, à l'exaltation de ce dernier, ni à la froide aridité, à la stricte exactitude de Bermudez, il fallait combiner les travaux de ces deux biographes, en faire ressortir un ouvrage dont la forme répondrait aux sympathies éclairées de notre époque, et c'est là précisément ce qu'ont fait avec un rare bonheur les auteurs du musée espagnol. Ce n'est pas à ce seul titre que nous leur devons des éloges, car ils ont eu le courage de s'affranchir d'une méthode casanière en négligeant le système des écoles arrangées par villes et provinces. Les véritables écoles sont celles qui tiennent leur origine d'un homme, qui se rattachent au caractère de ses œuvres en les prenant pour type; les vieilles divisions ridicules et arbitraires ne doivent plus être suivies par la saine critique; et c'est bien sincèrement que nous remercions MM. Darroux et Mac-Carthy du bon exemple qu'ils ont donné en attaquant de front une coutume routinière.

A. F.

CHRONIQUE EXTÉRIEURE.

— Meyerbeer, qui avait présidé à Dresde, à la mise en scène des *Huguenots*, est parti, la veille de la représentation, pour se soustraire à l'ovation qu'on lui avait préparée. Le succès de son œuvre a été éclatant. Mme Schröder-Devrient, la grande tragédienne lyrique de l'Allemagne, s'est surpassée dans le rôle de Valentine. Malgré la présence du roi et de toute sa cour, l'enthousiasme s'est manifesté avec une sorte de frénésie, surtout pendant les deux derniers actes.

— Au moment de l'ouverture de la liste de souscription pour le chemin de fer de Vienne à Raab, le prince Schwarzenborg a mis son palais d'été à la disposition des souscripteurs. L'affluence était telle que, sans exagération, on peut évaluer à 30,000 le concours des personnes présentes. On a tenté d'escalader les murailles, les portes ont été enfoncées, plusieurs personnes ont été grièvement blessées. Les efforts de la troupe pour contenir la foule ont été sans effet. Des soldats ont été blessés. La place s'est convertie en bourse, et l'on a négocié sur le champ à 10 pour cent de bénéfice.

— Le fameux livre du docteur Strauss, la *Vie de Jésus*, dont la traduction française commence à se répandre en Italie, sera aussi traduit en langue italienne. Un autre écrit qui vient de paraître sous le titre de l'*Antéchrist, observations sur son arrivée* (l'*Antichristo, osservazioni sulla di lui venuta*), rédigé dans un style populaire, expose les dangers dont l'église catholique paraît menacée dans ce moment dans tous les pays.

— Les chemins de fer qu'on a entrepris récemment en Angleterre, présenteront une étendue de près de 350 lieues, et nécessiteront une dépense d'environ 600 millions de francs.

— On vient de commencer à Odessa (Russie), une construction grandiose qui sera un des plus

beaux ornemens de cette ville : c'est un escalier qui conduira du port à la ville, qui, comme on sait, est située à une hauteur considérable au dessus du niveau de la mer.

Cet escalier sera en marbre blanc et aura deux cents marches, divisées en dix rampes ayant chacune un large palier. La forme de cet escalier sera en quelque sorte pyramidale, car les marches diminueront graduellement de largeur de bas en haut, de sorte que les inférieures auront 350 pieds de large, et les supérieures seulement 175 pieds. Trente-six colonnes supporteront ce magnifique monument.

CHRONIQUE INTÉRIEURE.

L'exposition du salon sera fermée irrévocablement le 1^{er} mai.

— Deux des rues les plus fréquentées de Paris, la rue Vivienne et la rue Notre-Dame-des-Victoires, sont encore pavées d'après l'ancien système. Aussi, même dans les temps les plus secs, la chaussée est recouverte d'une boue épaisse, et le piéton doit s'attendre à y être inévitablement éclaboussé. Il serait temps que l'administration s'occupât de changer cet état de choses. Les pavés en chaussée bombée sont une véritable amélioration. Mais ce qui en rend le mode encore imparfait, c'est que le ruisseau longeant le trottoir, les piétons sont toujours exposés à être éclaboussés par les pieds des chevaux ou les roues des voitures. Nous pensons qu'un pavé convexe en bitume Dez-Maurel, où les eaux trouveraient leur écoulement dans un canal pratiqué sous le trottoir, ne laisserait rien à désirer.

— M. Sylvestre de Sacy a légué, par son testament, à la Bibliothèque royale, tous ses ouvrages manuscrits et tous les volumes imprimés qui ont servi à ses cours d'arabe et de persan. On sait que ces volumes sont chargés d'un grand nombre de notes de la main de cet orientaliste distingué.

— Jeudi dernier, a eu lieu au collège de Caen une expérience du télégraphe électrique. Deux fils de métal avaient été établis dans la plus grande longueur de l'établissement (environ 600 pieds). Ces fils transmettaient d'un bout à l'autre de l'établissement un signe auquel la réponse était faite immédiatement.

Les personnes qui assistaient à cette expérience ont pu se convaincre de la facilité avec laquelle ce mode de transmission de la pensée peut être établi, scientifiquement parlant. Quant à l'application matérielle du système, l'établissement prochain des chemins de fer peut donner au gouvernement un moyen peu dispendieux de fonder ses lignes télégraphiques principales. A cet effet, il suffirait de faire passer le long du support des rails, ou dessous, les conducteurs, dans un simple filet de bitume, qui, en même temps, les isolerait et les préserverait de la rupture et de l'oxidation.

Ce système télégraphique aurait des avantages

réels que le système actuel n'offre pas : de nuit comme de jour, et quel que fût l'état de l'atmosphère, il permette une nouvelle, ce qui ne peut se faire aujourd'hui, et il la transmettrait aussi vite que la pensée, puisqu'en moins d'une seconde une nouvelle passerait de la terre à la lune, si un fil conducteur pouvait être établi entre les deux globes.

— M. le ministre de l'instruction publique vient d'adresser une circulaire à MM. les préfets des départemens. Il constate les heureux résultats qu'il a obtenus par l'innovation dont il a fait jouir les lecteurs de la bibliothèque Sainte-Genève.

Cette bibliothèque, dit-il, a été chauffée, éclairée, ouverte le soir, et l'expérience a, dès le premier moment, passé toutes nos espérances. Cinq cents lecteurs se pressent dans la galerie trop étroite qui leur est livrée; leur nombre va toujours croissant; un ordre exemplaire y règne. La jeunesse des écoles paie les bienfaits de l'Etat en donnant à l'étude des heures de récréation qui appartiennent trop souvent à la dissipation ou au repos.

Ce succès, M. le préfet, doit nous rendre désirable de l'étendre de la capitale dans tout le reste de la France. Dans les départemens, plus encore qu'à Paris, les heures du soir sont celles où les bibliothèques publiques seraient pour tous les esprits studieux une ressource précieuse. Les villes qui suivront les premières cet exemple auront bien mérité du pays.

M. le ministre engage donc tous les préfets à le suivre dans cette impulsion donnée aux études, et après leur avoir montré l'exemple, il leur prescrit de s'y conformer tout en se soumettant aux besoins et aux exigences des localités.

— Les artistes qui désireront concourir le 25 avril prochain, pour un emploi de professeur de dessin au collège de la Flèche, pourront être inscrits comme candidats s'ils n'ont pas plus de 35 ans six mois le 25 du courant, époque fixée pour l'ouverture du concours.

Cette extension donnée à la limite d'âge, est le seul changement qui soit apporté au premier avis déjà inséré dans plusieurs journaux.

— Les terrains vagues, situés rue Saint-Victor, derrière l'entrepôt général des vins, ont été vendus par la ville à des particuliers, qui vont y faire d'immenses constructions. Par suite des travaux qui sont déjà commencés, les ouvriers ont mis en évidence les derniers restes de la célèbre abbaye de Saint-Victor, fondée par Louis-le-Gros en 1138, il y a exactement 700 ans. Ce sont plusieurs grandes arcades de cloître construites en ogives. Ces derniers restes d'architecture gothique vont encore disparaître sous quelques jours.

— C'est le 28 de ce mois qu'aura lieu à l'Hôtel-de-Ville l'importante adjudication pour l'entreprise des travaux à faire pour la distribution des eaux de l'Ourcq dans le faubourg Saint-An-

toine. Cette entreprise qui sera divisée en trois lots, est de 200,000 fr.

Concert de madame Jupin.

Madame Jupin a donné le Jeudi-Saint, dans les salons de Pape, le concert qu'elle avait annoncé depuis quelques jours. Cette soirée, où mademoiselle Jenny-Colon s'est fait entendre, a été reçue avec intérêt par les amateurs. Nous citerons d'abord madame Jupin, dont le talent sérieux n'a peut-être pas encore assez d'élégance; M. Rignault jeune, violoncelliste d'avenir, ainsi que mademoiselle Baltz, charmante et habile harpiste, ont également obtenu de justes applaudissemens. M. Jupin, violon solo à l'Opéra-Comique, a fait plaisir dans l'air varié qu'il a joué avec son talent habituel.

Nous recommandons à nos lecteurs un recueil de romances et de mélodies des Pyrénées, arrangés à deux voix avec accompagnement de piano, par Edouard Sicabaig. Ce charmant recueil contient le texte béarnais et la traduction en vers français des chants si mélodieux, qu'exécutent depuis des siècles, les montagnards des Pyrénées.

La première partie composée de six romances se vend chez Launer, marchand de musique, boulevard Montmartre, 14.

TROISIÈME LIVRAISON

DES MAISONS HISTORIQUES DE FRANCE.

Par A. CHATEAUNEUF.

Elle contient les Luynes, Louvois, Villeroi, Livry, Loménie, Merle d'Ambert, colonel, Demesmes, Daligre, Chavignard, ou la FAUSSE GÉNÉALOGIE, d'après St-Simon.

Chez les libraires du boulevard et du Palais-Royal.

Ce nouvel ouvrage est généralement lu. « Cet éloge, dit Fontenelle, n'est pas commun. »

PRIX : 5 FR.

Nous signalons comme une importante acquisition que vient de faire la peinture, les belles *Laques de Smyrne*, qui nous paraissent infiniment supérieures à toutes les couleurs extraites jusqu'ici de la garance. La *Laque pourpre concentrée* contient seize fois plus de matière colorante que les laques de garance ordinaires; c'est le rouge

le plus riche et le plus foncé qui existe. Les *Laques pourpres* N° 1 et 2 sont plus intenses que les plus belles laques de garance connues, sans exception. Elles couvrent plus que les laques carminées qu'on ne saurait d'ailleurs leur comparer sous le rapport de la solidité, et qu'elles peuvent remplacer en tous points. La laque jaune capucine renferme le principe jaune de la garance. C'est une couleur toute nouvelle précieuse par les beaux tons de chair qu'elle donne avec le blanc, et les glacis dorés et comme lumineux qu'elle produit. Les *Laques brunes* se font remarquer par leurs tons chauds et vigoureux. Toutes ces couleurs ont été éprouvées par une longue exposition au soleil, et le fabricant est si sûr de leur solidité qu'il désire qu'on les soumette à cette épreuve à côté des meilleures laques de garance en usage. Leur fixité est si grande qu'on peut les employer en glacis aussi légers que possible, sans craindre qu'elles ne s'altèrent. On observe même qu'elles ajoutent beaucoup à la durée des couleurs qu'elles recouvrent. Nous dirons en outre que le *pourpre concentré*, le *jaune capucine* et le *rouge brun* produisent des effets que l'on ne saurait obtenir avec aucune autre couleur.

Ces laques sont de la fabrique de madame Gobert, rue Blanche, 3.

Elles se trouvent broyées à l'huile, chez Brullon, rue de l'Arbre Sec, 46; Ricois, rue des Beaux-Arts, 8; Lefranc, rue du Four-St-Germain, 23.

AVIS AUX ARTISTES.

SUSSE frères,

Place de la Bourse, n. 31.

Maison de papeterie et d'articles de peinture, location de tableaux et dessins.

Fabrique de nouveaux crayons mine de plomb supérieure, pour le bureau, le dessin et l'architecture, de 4 degrés de dureté. A 2 fr. 50 c. la douzaine.

Envois en province.

EN VENTE :

Nouveau groupe de chevaliers, par M. le comte de Nieuwerkerke, en bronze et en plâtre.

Bénitier en terre cuite bronzée, par M. le comte Horace de Vieil-Castel, représentant St. Georges terrassant le démon.

Prix 100 fr.